

Des contextes historiques du phénomène national

Claude Hamel

Volume 8, numéro 3, 1984

Comprendre et modifier

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006230ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006230ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hamel, C. (1984). Des contextes historiques du phénomène national. *Anthropologie et Sociétés*, 8(3), 199–210. <https://doi.org/10.7202/006230ar>

MALINOWSKI B.

1963 *Les argonautes du pacifique oriental*. Paris: Gallimard.

MAUSS M.

1950 « Essai sur le don », in M. Mauss, *Sociologie et anthropologie*, Paris: Presses Universitaires de France, pp. 145-279.

PIAGET J.

1972 *Essai de logique opératoire*. Paris: Dunod.

RACINE L.

1979 *Théories de l'échange et circulation des produits sociaux*. Montréal: Presses de l'Université de Montréal.

1980 « Échange et circulation d'objets dans des groupes d'enfants en activité libre », *Informations sur les sciences sociales*, 19, (3): 543-580.

SAHLINS M.

1965 « On the Sociology of Primitive Exchange »: 139-236, in M. Banton (éd.), *The Relevance of Models for Social Anthropology*, Londres: Tavistock.

WEINER A.

1983 *La richesse des femmes ou comment l'esprit vient aux hommes*. Paris: Seuil.

Luc Racine
Département de sociologie
Université de Montréal

DES CONTEXTES HISTORIQUES DU PHÉNOMÈNE NATIONAL

Introduction

Je voudrais apporter une contribution à la réflexion de B. Bernier publiée dans un article déjà vieux d'un an portant sur les contextes historiques de l'apparition du nationalisme en Occident (B. Bernier 1983). Je dirai tout de suite que cet article m'a beaucoup plu et que j'ai été frappé par son honnêteté, par sa cohérence, et par la vigueur et les nuances de sa réflexion. Il s'agit, tout compte fait, d'un excellent exemple (« exemplar ») de sociologie historique. J'ai pensé qu'il valait le coup de s'y attarder.

Discours scientifique ou idéologie théorique ?

B. Bernier étudie les fondements historiques et même logiques du phénomène national, sous la forme achevée qu'on lui connaît, ce qui comprend une dimension politico-culturelle (l'État-nation) et une dimension idéologique-formelle (le nationalisme). Sa définition du nationalisme reprend dans un autre langage plusieurs éléments déjà étudiés chez d'autres auteurs (par exemple, la notion de jeu, la distinction entre idéologie pratique et idéologie théorique, etc.), mais ces définitions servent ici à dégager la complexité des processus historiques au lieu de nous entraîner vers des débats stériles sur la forme et sur le dogme. On verra tour à tour le nationalisme défini comme l'identité pratique collective mobilisée en vue de la construction d'une entité politique nouvelle et d'une nouvelle

société (p. 120); comme un outil utilisé par des forces sociales qui s'opposent (p. 114); comme une idéologie formalisée par la bourgeoisie pour justifier et favoriser sa domination comme classe (pp. 125-126); et, enfin, comme un modèle politique et culturel indépassable dans la période du capitalisme (p. 125). Il n'y a pas lieu je crois de chercher querelle à l'auteur pour ces définitions, qui sont consistantes et qui ont le mérite de suivre sur le plan conceptuel le développement du phénomène réel vers une plus grande complexité. La notion devient plus complexe mais plus précise à mesure que les contours de l'histoire prennent une forme plus certaine; on passe de la généralité au concret, pour revenir enfin au général.

On retrouve la même analyse circonstanciée pour l'autre concept central de l'article (celui d'État-nation), mais le terme de cette analyse me semble matière à problème. Je me demande en effet si B. Bernier ne glisse pas subrepticement de la contingence (historique) à la nécessité (théorique-épistémologique) quand il propose que l'État-nation a une trame historique que le nationalisme a pour fonction d'occulter pour mieux la consolider, et quand il explique que la bourgeoisie ne pouvait pas ne pas adopter le nationalisme à un moment donné, comme outil pour justifier son contrôle politique d'un territoire et d'une population arrachés en quelque sorte à une monarchie qui en avait amorcé le processus d'intégration (p. 126).

Je me demande également si B. Bernier ne dévie pas vers le même déterminisme quand il attribue la force d'attrait du modèle nationalisme dans la périphérie au fait que l'État-nation constitue la forme culturelle et politique des sociétés dans la période du capitalisme (p. 125) ? Si c'est le cas, on laisse alors contre ses propres principes la richesse complexe du matériau historique pour lui imposer la forme déterminée de son idéologie théorique. L'indétermination des propositions portant sur la forme culturelle et politique des sociétés dans la période dite du capitalisme est certes reprochable à l'insuffisance des théories sur l'impérialisme, mais je m'inquiète de leur tendance et donc de leurs influences possibles sur la justesse et la fécondité de la réflexion de B. Bernier. Car si l'on reprend le début de son article et ses propos sur l'insertion sociale du discours scientifique, il faut bien admettre qu'on peut tout aussi bien faire l'apologie de l'existence d'une société à venir (dans l'espérance de la théorie) que celle des sociétés ou de la période actuelles. Il y a un danger dans ce cas de déboucher sur une sorte de construction historique au futur antérieur (Althusser 1973), cachant avec peine une motivation qui se profile déjà à travers l'ombre des fugues déterministes. L'imprécision des termes au bout de l'analyse trahit peut-être le biais du point de départ malgré les airs de vérité qui se présentent sous les oripeaux d'une proposition indéniable, selon laquelle toutes les formes sociales (dont le capitalisme) sont transitoires, sur la longue durée (p. 127). C'est là qu'apparaît le sens du lien entre la proposition voulant que l'histoire de l'Occident ce soit l'histoire de la montée de la bourgeoisie comme classe (pp. 125-126); la proposition que le nationalisme s'imposait à la bourgeoisie comme idéologie formelle pour maintenir l'acquis¹; et la proposition, implicite celle-là, voulant que cet acquis sera (ne pourra qu'être) dépassé dans la période (mais laquelle ?) suivant celle du capitalisme. *Post hoc ergo propter hoc.*

Il ne faudrait pas que les questions qui viennent d'être soulevées enlèvent au lecteur l'impression positive que j'ai eue à l'étude de cet article très dense (il vaut tout un livre). Cet article, on l'aura reconnu, porte en fait sur l'histoire du monde, à travers l'histoire

¹ Comparer ici le contenu des passages de la p. 124 (réaction aristocratique) avec celui des pp. 125-126 (expansion impérialiste et xénophobie). Le processus historique général reconstruit par l'auteur va plus ou moins dans le sens qui suit, avec possibilité de retour en arrière selon les cas: unification territoriale et administrative, unification commerciale, unification culturelle, sentiment national, nationalisme, oppositions entre nations, domination bourgeoise. Il faut prévoir en outre que cette reconstruction tend à impliquer à un moment donné la thèse de l'exportation de la conflictualité interne vers l'extérieur, thèse qui n'a pas été confirmée sur le plan empirique (M. Stohl 1980).

de la forme politico-culturelle qui y a fait son apparition depuis le 12^e siècle, de même que sur le mode de connaissance propre à appréhender ce monde et cette histoire. Je considère que B. Bernier a fait à ce niveau un excellent travail. Il me semble, notamment, qu'il a bien fait ressortir l'importance de la façon dont la bourgeoisie s'est élevée dans les pores mêmes du féodalisme, de même que l'importance jouée par l'opposition entre les États européens sur l'éclosion du sentiment national, puis sa formalisation dans l'idéologie nationaliste (voir, sur ce point, l'importante étude de T. Skocpol 1979: 50-51). L'Occident des grandeurs nationales bâtissait là, on le sait, le cadre des grandes guerres qui allaient décimer les futures générations de l'Europe et ravager les populations et leurs structures sociales dans les colonies. C'est un peu notre histoire à nous du Québec (voir, par exemple, J. Bouthillette 1972). C'est aussi dans la longue foulée de ces développements que les intellectuels d'Europe (surtout) et d'ailleurs remettent aujourd'hui en question la viabilité de l'État-nation devant les prérequis fonctionnels fondamentaux des sociétés. Nombreux sont ceux qui acceptent déjà l'idée d'un gouvernement mondial pour sauver l'humanité de l'Apocalypse, sans en avoir pensé tous les termes au préalable (pris qu'ils sont dans le cadre nationaliste). Après avoir accusé Bentham, c'est comme si on découvrait entre deux cris de « Better red than dead » que la survie de l'espèce exige maintenant une extension du panoptisme à l'échelle mondiale. C'est comme s'il n'était plus possible de permettre aux pays en voie de développement de prendre, comme nous, le temps nécessaire pour « se trouver » au centre, en toute souveraineté. On craint, dirait-on, qu'ils ne répètent toutes nos erreurs et qu'ils nous entraînent à notre insu dans une ronde de destruction fatale. N'est-il pas curieux d'ailleurs de constater cette antipathie grandissante et apeurée envers les musulmans d'un siècle après l'expansion militaire de la chrétienté ?

Je voudrais laisser ici le commentaire du texte de B. Bernier comme tel et tracer deux parallèles qui vont à la fois confirmer sa thèse centrale sur l'importance de la montée de la bourgeoisie dans le développement particulier de l'Occident (Bernier 1983: 126) et lui permettre en même temps, je l'espère, de compléter ou même de préciser le sens de sa recherche. Je le fais dans un esprit de pure collaboration universitaire, sans aucune prétention d'originalité, mais simplement dans le but de contribuer à une réflexion que j'ai trouvée féconde pour ma part. J'utiliserai d'ailleurs maintenant un « nous » plus conventionnel.

Société nationale ou société disciplinaire ?

Dans un livre d'une facture remarquable, le regretté Michel Foucault soutient une thèse différente, mais complémentaire, de celle de B. Bernier. Alors que ce dernier nous dit que la nation de l'État-nation constitue la forme culturelle et politique des sociétés dans la période du capitalisme, M. Foucault, lui, affirme que, à partir du 18^e siècle, nous avons affaire à la constitution d'une société disciplinaire.

M. Foucault soutient que la pratique disciplinaire est devenue une formule générale de domination au 18^e siècle (1975: 139), signifiant que le processus fondamental au cours du 19^e siècle a été celui de rendre la discipline nationale (ou de discipliner ce qu'il y avait déjà de nation) plutôt que de nationaliser (formaliser) le sentiment national. L'efficacité qu'a eu l'idéologie nationaliste sur le régime napoléonien et le type d'État et de société qui lui ont subsisté a été rendu possible non seulement parce que l'idéologie mobilisait des éléments non formalisés du sentiment national, acquis dans la vie quotidienne dans un territoire suffisamment bien dessiné dans la conscience du peuple, mais aussi, et surtout, parce qu'une nouvelle anatomie politique permettait déjà à un niveau plus directement physique cette emprise de la construction idéologique sur les consciences (Foucault 1975: 169-171). Pour assurer un contrôle sur la croissance de l'appareil de production et sur la forte et toujours instable poussée démographique que l'Europe a connu au 18^e siècle, il a fallu mettre en place tout un ensemble de dispositifs disciplinaires qui purent combiner efficacement « la grandeur utile des multiplicités » tout en

faisant décroître les « inconvénients du pouvoir » qui doit les régir pour les rendre utiles justement; il a fallu pouvoir « faire jouer les relations de pouvoir non pas au-dessus, mais dans le tissu même de la multiplicité, de la manière la plus discrète (...), la plus articulée (...), la moins dispendieuse » possible; il fallut ce quelque chose qu'on nomme la discipline pour donner, à la base, une « garantie de la soumission des forces et des corps », pour les réduire à moindre frais en tant que « force politique » et les maximiser en tant que « forces utiles » (Foucault 1975: 222-223 *passim*).

L'apparition de cette nouvelle anatomie politique ne fut pas soudaine, certes. Peu à peu ce sont les contours d'une méthode générale qui se sont dessinés pour finir par en informer l'ensemble de la société, notre société. M. Foucault prend le temps de nous montrer comment toute une généralisation des institutions et des dispositifs de discipline s'est opérée en Europe au cours de l'âge classique, tant dans les écoles que dans les hôpitaux, tant dans les ateliers que dans l'armée. La normalisation s'est hissée au rang de principe de la société, assurant à la fois l'homogénéité du corps social et l'individualisation des « porteurs » par la mesure des écarts à l'intérieur d'un système dit d'égalité formelle. L'individu, ce pseudo-Sujet de l'Histoire pour Althusser et Balibar (1968), sera désormais (comme toujours peut-être) une réalité anthroponomique (Bertaux 1977) fabriquée en vue d'une économie politique et d'une micro-physique du pouvoir que Foucault appelle la discipline. Une discipline, ou plutôt un pouvoir disciplinaire, qui constitue une technologie spécifique et qui se donne les individus à la fois pour objets et pour instruments de son exercice. Dans ce contexte, l'armée apparaîtra elle-même comme un modèle de maintien d'ordre dans la société civile. Un ordre devenu nécessaire par et pour l'affrontement économique et politique des États-nations dans le nouveau monde (d'abord) (Foucault 1975: 170).

B. Bernier a fort bien vu tout cela, lorsqu'il a écrit que « l'État-nation fait appel aux individus mais il donne en retour au peuple seulement ce qui est nécessaire pour assurer un ordre public favorisant l'accumulation » (1983: 125). Pourtant, je me demande si M. Foucault n'a pas fait un pas de plus en insistant sur le fondement technique, matériel, de l'efficacité de l'idéologie nationaliste dont B. Bernier nous a tracé le développement ? La pensée de Foucault me semble plus générale, car pour lui :

La croissance d'une économie capitaliste a appelé la modalité spécifique du pouvoir disciplinaire, dont les formules générales (...) peuvent être mises en œuvre à travers des régimes politiques, des appareils ou des institutions très divers (1975: 223).

Donc, une pensée applicable à notre époque et à la réalité des formations communistes (ou communistes) dans le contexte d'une économie mondialisée². Une pensée plus générale, qui englobe déjà celle de M. Bernier, tout en s'en démarquant :

Historiquement, le processus par lequel la bourgeoisie est devenue au cours du XVIII^e siècle la classe politiquement dominante s'est abrité derrière la mise en place d'un cadre juridique explicite, codé, formellement égalitaire, et à travers l'organisation d'un régime de type parlementaire et représentatif. Mais le développement et la généralisation des dispositifs disciplinaires ont constitué l'autre versant, obscur de ce processus. La forme juridique générale qui garantissait un système de droits en principe égalitaires était sous-tendue par ces mécanismes menus, quotidiens et physiques, par tous ces systèmes de micro-pouvoir essentiellement inégalitaires et dissymétriques que constituent les disciplines (Foucault 1975: 223).

² Dans le même sens que cette proposition, voir la thèse de C. Castoriadis (1981), le compte-rendu qu'en a fait Y. Simonis (1983), ainsi que la critique plus détaillée et toute récente de M. Maminsky (1984).

On voit donc à quel point il est important pour M. Foucault de souligner comment la bourgeoisie s'est créée elle-même en créant (souvent sans s'en rendre compte) les instruments de son ascension et les appareils de sa domination. Si la nation et l'État-nation constituent la forme culturelle et politique des sociétés dans la période du capitalisme, c'est alors parce que celles-ci sont la manifestation d'un mouvement politico-culturel plus profond — l'apparition avec la révolution disciplinaire d'une combinaison unique du politique et du culturel —. Il importe donc de réfléchir plus avant sur ce processus (en partie d'auto-crédation) de la bourgeoisie comme classe dominante en Occident, afin d'en situer théoriquement le lieu d'émergence définitive, non seulement « dans les Europes », comme on dit dans la population, mais dans le temps d'une histoire plus structurale, comme on dit dans le langage discipliné des sciences sociales. L'histoire plus structurale d'un mouvement politico-culturel, mais l'histoire plus concrète aussi, de l'institution militaire.

Socialisation par le commerce ou par l'armée ?

Dans son article, B. Bernier affirme que le nationalisme dépend de l'existence antérieure de l'individualisme et du rationalisme, deux courants idéologiques propagés par la bourgeoisie, « au départ strictement dans le cadre restreint des affaires » (p. 126); M. Foucault et des sociologues américains et hollandais affirment en contrepartie que la pensée rationnelle et la recherche de l'efficacité comptable (ou comptabilisable) ont été développées d'abord dans l'armée, avant de se propager ensuite dans l'économie, bourgeoise, certes (Foucault 1975; M. Janowitz 1960; J. van Doorn 1975; G. Harries-Jenkins et J. van Doorn 1976; Y. Simonis 1983; et même K. Marx abonde dans le même sens dans sa fameuse lettre à Engels du 27 septembre 1857). S'agit-il d'une contradiction ? En fait, il s'agit encore une fois des mêmes faits et de la même théorie, mais enrichis, qui se dessinent sous des affirmations colorées différemment. Tout dépend de la période choisie pour étayer ses propositions. Dans un cas comme dans l'autre, il s'agit d'une théorie qui nous intéresse du fait qu'elle éclaire certains aspects d'une histoire dont l'oubli se projette trop souvent sur l'ombre des évidences de notre époque. C'est la raison d'être de l'article de B. Bernier.

Nous n'allons pas débattre la question d'ordre factuel telle que nous l'avons posée ci-haut, car il nous semble qu'elle a été résolue en faveur de la seconde partie par les auteurs cités. En fait, c'est un peu une fausse opposition que nous avons dressée là, afin de mieux définir le problème qui doit retenir notre attention. Il s'agit de reprendre la question soulevée par l'ouvrage de M. Foucault, sans y répondre cependant d'une manière qui nous satisfasse complètement : Qu'est-ce qui rend compte de « la projection massive des méthodes militaires sur l'organisation industrielle du 18^e siècle » (Foucault: 223) ?³ Comment l'armée, vue sous l'angle de la technique et du savoir disciplinaire, a-t-elle pu projeter son schéma sur le corps social ? Comment un modèle militaire a-t-il pu séduire à ce point les remparts de l'ordre civil et les capitaines de l'accumulation capitaliste ? Comment, en outre, expliquer l'adhésion plus ou moins massive des soldats à ce nouveau projet de société (nationale) dont parle B. Bernier et à la nécessité par la suite de leur avance obéissante à travers des combats sanglants livrés contre des semblables dans l'échelle sociale, la plupart du temps en corps-à-corps ?⁴

³ La portée de la réponse de M. Foucault est limitée au départ par la façon dont il envisage l'autre question, plus épistémologique, du « comment » on rend compte d'un tel phénomène historique. À ce niveau, la problématique de B. Bernier nous apparaît à la fois plus sociologique et plus scientifique.

⁴ Les recherches effectuées au cours des deux dernières décennies sur le comportement humain au combat montrent en effet que le patriotisme constitue un facteur secondaire quand il s'agit de comprendre ce qui fait avancer les soldats malgré la peur, mais dans l'ordre (E. Shils et M. Janowitz 1948; K. Lang 1980; A. Kellett 1982: 165-200 et 317-322; R. Gal 1984). C'est plutôt un facteur qui explique l'ampleur des effectifs quand « Malbrough s'en va-t-en guerre ».

Les éléments de réponse, une fois de plus, se retrouvent dans le texte de B. Bernier, lorsqu'il aborde le problème de l'émergence de la nation en tant que forme politique et culturelle dominante au 19^e siècle. B. Bernier écrit, en effet, que le point culminant et le plus éloquent de ce processus demeure la création d'un pays nouveau : les Pays-Bas. Ce pays a joué un rôle de modèle, selon lui, en vertu de la nature de sa lutte de libération (anti-espagnole, anti-catholique et anti-féodale), en vertu de la composition de son mouvement (le fait de la noblesse, de la bourgeoisie commerçante, de la paysannerie et du peuple urbain réunis autour du puritanisme), et enfin par les résultats qui ont été obtenus (l'instauration du premier État national sous contrôle bourgeois, bien que comportant des faiblesses parce que l'unité du peuple se fondait sur la religion plutôt que sur la nationalité; (Bernier 1983: 121-122).

Il faudrait peut-être commencer par signaler que la lutte des Provinces-Unies contre la volonté centralisatrice et le prosélytisme conquérant de Philippe II n'est devenue nettement ou ouvertement anti-féodale qu'avec le premier échec de la révolte, le retour des féodaux au bercail espagnol, et le déplacement du foyer de la révolte vers les provinces du Nord. Il faut dire ensuite que l'armée hollandaise a compté des catholiques dans ses rangs, certains d'entre eux occupant des postes-clés. Mais ce qu'il importe de souligner, en accord avec B. Bernier, c'est que la lutte a eu pour résultat d'instaurer un État qui n'était pas comme les autres⁵. Ce fut un État décentralisé et dominé par une oligarchie marchande, à l'intérieur d'une Europe aristocratique et dominée par la monarchie absolue. Ce fut un État bourgeois dont l'efficacité a servi, par son éloquence, à maintenir pendant longtemps son antithèse sur les trônes de France, de Suède, et d'ailleurs⁶. Ce fut un État bourgeois réfractaire à la carrière militaire, sans tradition militaire autonome, d'où émergea pourtant la première force armée moderne, professionnelle. Ce fut une société bourgeoise, en effet, mais une bourgeoisie peu intéressée à la politique nationale (les offices municipaux étaient plus importants, car à incidence directe sur les affaires du commerce) et, surtout, une bourgeoisie peu désireuse de conquête ou d'hégémonie (en Europe, tout au moins). Ce fut, enfin, une société qui put faire des affaires d'or jusqu'en 1670 grâce à la création d'une armée efficace, soldée, réglée et homogène sur le plan technique et organisationnel, politiquement neutre mais responsable en dépit de sa composition mercenaire⁷. Le domaine du militaire se spécifia en effet à partir de cette époque, pour devenir un service de l'administration publique dirigé dans une optique de rentabilité, sapant la base même de la doctrine aristocratique sur la guerre et de la société féodale toute entière. On pourrait dire avec Feld (1977: 170) que c'est une sorte d'« anomalie » politique qui a contribué de manière définitive à ce qui s'impose maintenant à nous comme une nécessité dans le couple État-nation. À l'encontre de B. Bernier, il nous faut suggérer ici que la faiblesse du nationalisme hollandais, mesuré par rapport à ce qu'il aurait pu être, compte peut-être pour moins que la contribution originale de cette nouvelle formation sociale dans le domaine des affaires militaires.

La révolution militaire et politique des Pays-Bas fut pourtant l'affaire de la Maison d'Orange, du Prince Maurice surtout, Comte de Nassau, Capitaine général des armées des Provinces-Unies (à 23 ans, pour les amateurs de gloriole). L'apport fondamental du Prince Maurice à l'administration militaire a été de (re-)découvrir les vertus de l'exer-

⁵ « States have flourished, which meet none of the criteria of the political scientist, for example, the Netherlands in the seventeenth century » (Stayer 1970: 5). Je me base ici sur le livre de Feld (1977), d'où j'ai tiré cette citation. Les sources historiques de Feld sont citées dans sa riche bibliographie.

⁶ M. Foucault aurait aimé lire le passage suivant : « The Dutch military reforms (...) not only provided rulers with an overpowering instrument of coercion but also educated a body of military bureaucrats in the skills of penetrating into every level of society and extracting its resources for their own particular objectives » (Feld 1977: 186).

⁷ Voir l'explication sociologique de Feld (1977: 190-192). Noter que c'est Le Tellier en France (McNeil 1982) qui créa la première armée nationale (même royale) en mettant fin aux entrepreneurs de guerre — qui sont réapparus depuis (voir, par exemple, le livre surprenant de P. Brogan et A. Zarca 1983).

cice militaire (« close order drill ») et de la marche au pas cadencé, mais pratiquée désormais sur une base systématique et répétitive toute l'année durant, le jour comme la nuit, en garnison comme en situation de combat, avec des fusils standardisés et plus nombreux, par une armée divisée en unités tactiques plus petites et plus souples, capables d'être contrôlées et manœuvrées par un seul mot de commandement prononcé par la voix d'un commandant nommé bureaucratiquement et soumis à l'autorité civile du chef d'État. Maurice produisait de la sorte un organisme centralisé et articulé (à l'image des impératifs chers à l'État bourgeois qui naissait), mettant l'accent sur les répartitions et sur la division du travail organique, le contrôle strict des activités, la mise en série calculée des gestes et des mouvements décomposés par numéro et précisément nommés, puis la composition des forces encadrées et dirigées grâce à l'exercice du pouvoir direct et physique d'un commandant⁸. Apparaissait alors le premier système social vérifiable de contrôle des masses et de la production réglée et mesurable d'une destruction par le feu continu plutôt que par l'effet de choc (à l'exemple des redoutables piquiers suisses et des tercios espagnols)⁹. Un système fondé de moins en moins sur une éthique de l'héroïsme, et de plus en plus sur l'apprentissage de l'obéissance inconditionnelle à des chefs dépersonnalisés, devenus des rôles à l'intérieur d'un ensemble mécanique soumis à des préceptes bourgeois de gestion rentable¹⁰. La réalité quotidienne de la vie militaire et son optique sociale s'en trouvaient modifiées substantiellement, transformant de manière radicale la figure du soldat¹¹. Dans un tel système, le génie de Foucault l'a fort bien vu, l'homme de troupe était voué à devenir un fragment d'espace mobile dans les plans du stratège, avant de devenir une figure de courage et d'honneur sur le plan tactique (1975: 166). D'une rhétorique corporelle de l'honneur, on passait à une technologie calculée de la production de corps bien entraînés de soldats et de puissance de feu continu. Dans un tel système, c'est moins la dextérité et la détermination des fantassins qui comptaient que la recherche de leur effet dans le tout. Les cousins de la Maison d'Orange ont, pour ainsi dire, industrialisé la vie militaire par une combinaison unique de ferveur religieuse, de retour aux études classiques, d'application mathématique, et de souci d'efficacité comptable dans le but de répondre aux impératifs économiques d'une oligarchie commerciale vouée à l'accumulation capitaliste rationnelle. C'est à ce niveau que l'on peut dire que la professionnalisation des cadres donne tout son sens à la circonscription des troupes :

The concept of an army composed of an assembly of autonomous units was the correlate of the concept of a body of officers unified by their adherence to a systematic body of technical knowledge (Feld 1977: 185).

C'est à ce niveau que les réformes hollandaises constituent une transformation radicale dont l'éloquence allait entraîner éventuellement la destruction de la société féodale.

⁸ Voir les pages de Foucault (1975) sur l'exercice et sur la pratique militaires, formes achevées de la pratique disciplinaire.

⁹ Voir ce que dit Feld (1977: 186) sur l'impact du *Wapenhandelinghe* de J. Gheyn (un des premiers manuels illustrés portant sur l'entraînement militaire), sur l'invention de la contremarche, et sur la formation de la première académie militaire — qui a accueilli même, dit-on, le grand Descartes, à l'instar d'autres fils de la noblesse française.

¹⁰ Ce qui n'empêchera pas les nations d'Europe de se décimer plus tard, faisant la sourde oreille à des avertissements parfois prophétiques, tel celui du russe Jean de Bloch en 1902, une douzaine d'années avant la Grande guerre.

¹¹ On aura ici à l'esprit l'image et l'évidence contemporaines de militaires debout, bien droits, immobiles, en rangs serrés et silencieux, les cheveux coupés, les pantalons « pressés », remarquablement dociles et prompts à réagir aux ordres légitimes d'une voix de supérieur venue de partout et de nulle part, une voix qui est au dedans de leur corps. Des corps localisés, classés, formés et combinés par la discipline, qui font le plaisir des touristes du dimanche à Québec et ailleurs. Il ne serait peut-être pas superflu de suggérer que la population aime les défilés et les cérémonies militaires parce qu'ils en constituent une sorte d'objectivation sociobiologique, en rouge, en blanc ou en bleu; une objectivation d'autant moins ressentie que les supports de telles pratiques institutionnelles — les militaires — donnent facilement l'illusion d'être les seuls à s'être laissés prendre par cette mécanique d'assujettissement des corps.

C'est à partir de là que l'armée, disciplinée, deviendra disciplinante (Foucault 1975: 213n).

Mais l'exercice militaire au son du tambour, répété pendant des heures, pouvait aussi transformer en l'espace de quelques semaines une collectivité d'individus recrutés des bas-fonds de la société en une communauté non seulement de corps, mais aussi d'esprit, et à un niveau à peine obtenu jusque là. On pouvait désormais socialiser ces bougres à leur nouveau rôle et au maniement des armes avec un minimum d'adaptation sur le plan psychologique et à moindres frais, compte-tenu de la rapidité des effets obtenus. Grâce à un encadrement précis, les unités pouvaient agir de façon indépendante, bien coordonnée, avec l'habitude de la réaction systématique — n'importe où, en Europe ou à l'étranger, du moment que les soldats continuaient à être payés —, l'habitude de la réaction systématique aux ordres d'un supérieur compétent diminuait le risque de « breakdown » et maximisait la capacité d'avancer dans l'ordre, surtout durant les phases de combat les plus dangereuses¹².

W.H. McNeil (1982: 133) souligne fort justement combien on est apte à oublier aujourd'hui les exploits remarquables de cette communauté de corps et d'esprit, consacrée à la carrière des armes et prête à affronter sans se rebiffer les intempéries du combat sur une base coutumière, alors que l'instinct ou la raison auraient commandé de fuir. Imaginez aujourd'hui ces troupes dans un face à face, tirant sans précision les unes sur les autres, tâchant d'avancer à travers une mêlée de corps d'hommes et de chevaux, morts ou se tordant de douleur. « Il faut le faire », comme on dit chez nous¹³. La Grande guerre nous en fournira d'ailleurs un exemple désemparant, quand discipline et nationalisme se seront serré la main¹⁴.

Il faut dire, toutefois, qu'une vie passée dans les rangs de l'armée offrait aussi des chances de succès et un tant soit peu de mobilité sociale aux éléments les plus démunis et marginalisés d'une société fondée de plus en plus sur des rapports marchands, sur la ruse et sur l'argent (McNeil 1982). Tout cela dans le contexte d'une seule organisation, fondée sur le critère du mérite¹⁵.

La révolution militaire hollandaise et les succès remportés à un coût relativement faible par les armées de Maurice finirent par se répandre comme une traînée de poudre dans toute l'Europe, malgré les heurts provoqués dans la conscience monarchique et chez les nobles chefs des armées¹⁶. Car Maurice fit la démonstration nette qu'une armée

¹² W.H. McNeil suggère ici une explication sociobiologique (« primitive reservoir of sociality », 1982: 131) et même esthétique (« a wellchoreographed military ballet », 1982: 129). J. Keegan (1976: 33) nous décrit de la même façon un événement qui lui fit comprendre la fonction « choreographic, ritualistic, perhaps even aesthetic, certainly much more than tactical — which drill plays in the life of long-service armies ». Foucault aussi insiste sur le caractère quasi musical-esthétique de la discipline (1975: 156).

¹³ Rares sont les historiens qui prennent le temps de reconstruire une bataille dans ce qu'elle a de plus dramatique, de plus désordonné, de plus indécent, mais de plus réel. C'est pourtant ce qu'a fait l'historien anglais John Keegan (1976) dans un livre fort remarquable.

¹⁴ Comme s'il fallait bien croire à la valeur des sacrifices, on inscrit les mots suivants : « The Great War for Civilization » sur les médailles de victoire attribuées aux vétérans britanniques et canadiens en 1919 !

¹⁵ Ce qu'on tient aujourd'hui pour acquis à tous les niveaux de la société. Ce critère est devenu une véritable valeur sociale.

¹⁶ On voit donc que l'unification des grands territoires d'Europe ne se fit pas que par des emprunts à la classe des marchands (voir Bernier 1983: 123), mais aussi par des emprunts de toute une éthique, voire même d'une esthétique, de l'efficacité qui annonçait déjà les changements politiques qui suivirent. Le service militaire émergera ensuite avec Napoléon « as a hallmark of citizenship and citizenship as the hallmark of a political democracy » (Janowitz, dans Harries-Jenkins et J. van Doorn 1976: 80). Le déclin, par la suite, du service militaire obligatoire et de la levée en masse en dit peut-être long sur la légitimité des régimes politiques et sur la capacité de mobilisation.../

« drillée » à sa façon pouvait désormais défaire des adversaires qu'on eût pu croire invincibles. La minutieuse tactique militaire permettait aussi, à la fin, de rendre aux États la paix intérieure, une paix tant recherchée et si utile à l'accumulation de la richesse agricole, commerciale et industrielle. Les taxes qu'on pouvait lever avec cette richesse permettaient à leur tour de supporter des armées permanentes sans taxer indûment les ressources de la population. De plus, ceci est fondamental, ces taxes recevaient l'approbation de la nouvelle classe montante. Une période de paix relative s'ensuivit en Europe, soutenant une expansion dans les colonies, suite à des victoires faciles par des armées opérant sur le modèle ou l'éthique de l'efficacité technique face à des populations indigènes massées contre un tir de fusil amélioré et munies, après, de baïonnettes. La diplomatie allait prendre de l'importance en Europe alors que la compétition entre les États s'exercerait sur des territoires étrangers à conquérir ou à reconquérir.

On ne peut donc que donner raison à M. Foucault quand il écrit que le militaire se spécifie à l'époque classique entre le bruit de la guerre et le silence obéissant de la paix; entre la grande stratégie de l'affrontement des nouvelles territorialités et la minutieuse tactique qu'il faut pour maintenir l'absence de guerre dans la société civile (1975: 170-171). Mais il faut ajouter que cette formation ne relève pas, pas directement en tout cas, d'une quelconque structure abstraite dont les acteurs sociaux ne seraient que les porteurs¹⁷. Elle ne s'établit pas aussi facilement non plus, ni sans heurt, comme pourrait nous le suggérer l'efficacité de la mécanique du pouvoir reconstruite par M. Foucault. Il faut être prudent en lisant Foucault. Sa méthode d'écriture nous séduit par les procédés mêmes qu'il décrit à propos de la discipline. On néglige volontiers de voir l'audace de ses généralisations et l'usage déroutant chez lui de l'article indéfini.

On ne peut que donner raison également à B. Bernier, qui dégage le rôle de l'idéologie nationaliste formelle au 19^e siècle. Mais il faut peut-être ajouter, à l'instar de M. Foucault, que cette idéologie cimentait un rapport de domination qui s'était implanté à un niveau plus directement physique et même technique, après que le passage des armées — à titre de forces réelles et à titre de savoir exemplaire, à titre de savoir de pouvoir et pouvoir de savoir. C'est à ce niveau que le conditionnement a acquis une efficacité au-delà de son temps, jusqu'à nous.

On pourrait peut-être en voir une indication dans une vive controverse qu'on peut revivre en lisant les numéros de la *Revue canadienne de défense* de 1982, alors qu'un officier d'État-major d'une unité de combat osait suggérer que l'exercice et les cérémonies militaires traditionnels étaient devenus une perte de temps et qu'ils ne préparaient pas nos soldats à la réalité de la guerre moderne (Bland 1982). La réaction ne se fit pas tarder et elle intéresse l'ethnologue militaire, tant par son niveau que par son contenu émotif. Elle démontre justement comment des militaires qui ont été socialisés et comme conditionnés par la pratique systématique, répétitive et rituelle de l'exercice (« drill »), l'acceptent, le désirent et le valorisent. Ils ont réussi dans ce système (car ce ne sont pas des simples soldats, peu enclins à ce genre de lecture et même relativement peu articulés au niveau du langage, qui ont réagi à l'article) et puisqu'ils ont réussi à travers ce système, ce système est bon, juste, à conserver. C'est dans ce système et par ce système qu'ils ont acquis une certaine estime de soi et la fierté d'être militaire et de se sentir militaire. Pour accepter le changement, il faudrait apporter une nouvelle pratique susceptible (ou déjà assurée) de produire des résultats supérieurs, tant sur le plan individuel qu'organisationnel. Or, ni la culture de leur temps, ni la culture de l'auteur de l'article provocateur n'ont pu définir une telle pratique. La raison est assez simple semble-t-il:

...des sociétés actuelles pour des projets de grande envergure. C'est probablement la raison pour laquelle une guerre nucléaire est tellement à craindre, tout comme c'est probablement la raison pour laquelle on continue de se replier sur l'accumulation des stocks qui la préparent dans le temps des jeux de guerre.

¹⁷ Dans une vision « écologique » de l'homme comme simple rapport d'un organisme à son milieu (A. Watts 1977: 16).

elle n'est pas suffisamment définie encore dans la pratique. Or, il faut souligner que par une ironie que le sort réserve toujours aux structures sociales, le mouvement d'imitation des réformes militaires par la société civile que nous avons tracé plus haut s'est renversé depuis, à tel point qu'il existe toute une « littérature » sociologique et militaire qui n'en finit plus depuis dix ans de déplorer ce qu'on appelle en anglais « the civilianization of the military »¹⁸. Heureux paradoxe, dira-t-on, quand les civils restent au pouvoir.

En guise de conclusion

Nous vivons dans des moments difficiles sur le plan international, où d'aucuns aiment voir un peu comme la désintégration lente mais progressive de la Pax Americana. Dans ce contexte, l'institution militaire devient une cible facile pour les sentiments la plupart du temps honnêtes des milliers de gens qui joignent les rangs d'un mouvement pacifiste plus ou moins bien défini, puisque les militaires symbolisent à leurs yeux un ordre qui risque d'entraîner tout le monde dans sa poursuite incessante de la rentabilité et de la sécurité. Pourtant, le nationalisme du 19^e siècle avait vu dans l'armée et dans la discipline militaire, des forces progressives, des piliers du système politique, des conditions de base pour entreprendre des projets d'envergure, considérés comme ennoblissants (Feld 1977: 157-158). Si j'ai pu contribuer aujourd'hui, moi militaire, à une réflexion qui me semble honnête et intelligente sur les contextes historiques de nos évidences nationalistes, vous m'en voyez réjoui. Malgré le fossé qui les sépare, les militaires et les civils demeurent les produits d'une même société et d'une même histoire, nationaliste. Or, cette histoire les invite à réfléchir davantage, tous ensemble devant le dilemme du beurre et des canons déjà évoqué plus haut (voir sur ce point Y. Simonis 1983 et A. Wilden 1983). Notamment, nous commençons tout juste à comprendre les conséquences possibles de la stratégie nucléaire du point de vue du partage des responsabilités entre les civils et les militaires en temps de crise grave (sur ce point, voir R. McNamara 1983 et P. Bracken 1983). Il y a certainement de la place, beaucoup de place pour une réflexion de la part des anthropologues face aux trous noirs de l'analyse systémique.

BIBLIOGRAPHIE

- ALTHUSSER L.
1973 *Pour Marx*. Paris: François Maspéro.
- ALTHUSSER L. et E. Balibar
1968 *Lire le Capital I*. Paris: François Maspéro.
- BERNIER B.
1983 « L'apparition du nationalisme en Occident : les contextes historiques », *Anthropologie et Sociétés* 7 (2): 111-119.
- BERTAUX D.
1977 *Destins personnels et structure de classe. Pour une critique de l'anthroponomie politique*. Paris: Presses universitaires de France.
- BLAND B.L. (Major)
1982 « No Time for Drill – High Time to Do Away with Rag-Tag and Bob-Tail », *Revue canadienne de défense/Canadian Defence Quarterly* 11 (2): 25-28.
- BLOCH I.S.
1902 *The Future of War in its Technical, Economic and Political Relations*. Boston: Ginn.

¹⁸ Une bibliographie pourrait être mise à la disposition du lecteur intéressé.

- BOUTHILLETTE J.
1972 *Le Canadien français et son double*. Ottawa: Les Éditions de l'Hexagone.
- BRACKEN P.
1983 *The Command and Control of Nuclear Forces*. New Haven and London: Yale University Press.
- BROGAN P. et A. Zarca
1983 *Deadly Business. Sam Cummings, Interarms, and the Arms Trade*. New York: W.W. Norton and Company.
- CASTORIADIS C.
1981 *Devant la guerre, I*. Paris: Fayard.
- FELD M.
1977 *The Structure of Violence. Armed Forces as Social Systems*. Beverly Hills/London: Sage Publications.
- FOUCAULT M.
1975 *Surveiller et Punir. Naissance de la prison*. Paris: Gallimard.
- GAL R. (Colonel israélien, retraité)
1984 « Human Behavior in Combat », Conférences prononcées au Collège militaire royal de Saint-Jean, Février 1984.
- HARRIES-JENKINS et J. Van Doorn
1976 *The Military and the Problem of Legitimacy*. Beverly Hills/London: Sage Publications.
- JANOWITZ M.
1960 *The Professional Soldier. A Social and Political Portrait*. New York: Free Press.
- KEEGAN J.
1976 *The Face of Battle*. London: Jonathan Cape.
- KELLET A.
1982 *Combat Motivation. The Behavior of Soldiers in Battle*. Boston-The Hague-London: Nijhoff Publishing.
- LANG K.
1980 « American Military Performance in Vietnam : Background and Analysis », *Journal of Political and Military Sociology*, 8: 269-286.
- MAMINSKY M.
1984 « La relation armée – pouvoir en URSS », *Défense nationale* (Juillet): 105-177.
- MCNAMARA R.
1983 « The Military Role of Nuclear Weapons : Perceptions and Misperceptions », *Foreign Affairs* 62 (1): 59-80.
- McNEIL W.H.
1982 *The Pursuit of Power : Technology, Armed Force and Society Since A.D. 1000*. Chicago: University of Chicago Press.

- SHILS E. et M. Janowitz
1948 « Cohesion and Disintegration in the Wehrmacht in World War II », *Public Quarterly* 12 (Summer): 280-315.
- SIMONIS Y.
1983 « L'anthropologie dans la stratégie : propositions », *Anthropologie et Sociétés* 7 (1): 97-114.
1983 « Compte rendu » de *Devant la Guerre*, I, par C. Castoriadis, *Anthropologie et Sociétés* 7 (1): 244-245.
- SKOCPOL T.
1979 *States and Social Revolutions. A comparative Analysis of France, Russia, and China*. Cambridge: Cambridge University Press.
- STOHL M.
1980 « The Nexus of Civil and International Conflict », *Handbook of Political Conflict. Theory and Research*, par T.R. Gurr, éd. New York/London: The Free Press.
- VAN DOORN J.
1975 *The Soldier and Social Change*. Beverly Hills/London: Sage Publications, Ltd.
- WATTS A.
1964 *Être Dieu*. Paris: Denoël/Gauthier.
- WILDEN A.
1983 « La guerre du 20e siècle et penser la stratégie », *Anthropologie et Sociétés* 7 (1): 3-38.

Claude Hamel (major)
Département de psychologie militaire et de gestion
Collège militaire royal de Saint-Jean

RÉFLEXION BINAIRE SUR LA POLYSÉMIE MARANDIENNE

Pierre Maranda, dans un court article intitulé « L'anthropomatique ou les artifices de la culture » (*Anthropologie et Sociétés*, 7 (3): 175-176) a émis l'idée d'une anthropomatique, sorte d'alliage nouveau entre l'anthropologie et l'informatique pour creuser ou souder des pratiques de demain dans la recherche.

À juste titre, Garneau et Prentice (*Anthropologie et sociétés*, 8 (2): 233-236) ont questionné la froideur de cette nouvelle donne de l'ère anthropologique futuriste. Il y ont décelé un produit emballé et étiqueté néo-structuraliste qui, pour se vendre, devrait être mythifié afin d'amoinrir la logique instrumentale qu'il promeut.

Ils ont touché des cordes sensibles. Pierre Maranda a contre-attaqué en les bravant sur son terrain : le relativisme culturel. Ces escarmouches se sont toutefois déroulées sur des bases qui se renvoient et s'opposent mais qui n'ont aucune issue en commun. Maranda et ses adeptes se situent ailleurs que dans une opposition entre le qualitatif et le quantitatif. Garneau et Prentice, de leur côté, sont à cent lieues d'un humanisme simpliste et mal digéré. Aussi, la communication entre eux est-elle des plus problématique.